

Jésus à califourchon. Cette image se plaçait sur les façades des maisons et le long des rues, parce que l'on croyait que la simple vue d'une pareille représentation faisait faire bon chemin et préservait d'une mort imprévue. Au milieu de l'église s'ouvrait une petite porte, ayant pour jambages des faisceaux de colonnettes en spirale, avec des fleurs, des arabesques et des oiseaux tout autour. Les colonnettes supportaient un arc aigu, audessus duquel passait une petite galerie soutenue par deux colonnes de porphyre, qui avaient pour bases deux griffons s'apprêtant à déployer leurs ailes. Cette petite galerie était la tribune d'où les Frères, en certains jours de fête, prêchaient la foule accourue sur le terrain sacré, à l'ombre d'un orme séculaire.

Il y a des moments où l'âme est dans la disposition, je dirais presque dans la nécessité de méditer sur tout ce qui se présente aux sens ; les choses même que cent fois l'on avait vues d'un œil indifférent, touchent et frappent. Combien de fois Buonvicino était passé devant cette petite place, devant cet orme, devant cette église sans faire autre chose que de s'incliner, comme on s'incline devant les lieux bénits ! Maintenant, il s'y arrête ; il jette les yeux sur une porte qui, du côté de l'église, introduisait dans le couvent, et lit ces mots sur cette porte : *In loco isto dabo pacem* (1). La paix ! n'était-ce pas ce qu'il avait perdu ? Qu'allait-il recherchant ? un moment de calme n'était-il pas la plus grande des douceurs qu'il ambitionnât au milieu des orages de son cœur ? pourquoi ne pas entrer là où était la promesse de ce calme ?

Et il entra. — Les couvents, quelque idée que l'on puisse avoir de la sainteté et de la vie contemplative, étaient néanmoins un asile où se réfugiait volontiers l'homme abattu

(1) En ce lieu, je donnerai la paix.